

Les paradoxes de l'autisme

Ont collaboré à cet ouvrage :

Françoise Koehler

Jean-Claude Maleval

Bertrand Ogilvie

Bernard Salignon

Marie-Jean Sauret

Sous la direction de
Jean-Daniel Causse
et Henri Rey-Flaud

Les paradoxes de l'autisme

INÉDIT

érès
éditions

Ouvrage publié avec le concours
de l'université Paul-Valéry, Montpellier III,
centre de recherches interdisciplinaires
en sciences humaines et sociales (CRISES).

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3126-6
Première édition © Éditions érès 2011

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

AVANT-PROPOS	
PARADOXE ET ÉTHIQUE	7
<i>Jean-Daniel Causse</i>	
L'APTITUDE À ÊTRE DÉTRUIT	15
<i>Henri Rey-Flaud</i>	
La place de l'Autre dans l'avènement de l'objet transitionnel	16
Objet autistique et objet transitionnel	17
Mort et résurrection de l'objet transitionnel	19
Ce que l'objet transitionnel requiert de l'Autre parental	21
L'atteinte aux parents	23
Le combat de Jacob avec l'Ange	24
La capacité à être détruit et à renaître de sa destruction	25
L'incapacité à être détruit	26
LA RÉTENTION DES OBJETS PULSIONNELS	
AU PRINCIPE DE L'AUTISME	28
<i>Jean-Claude Maleval</i>	
Un refus de cession de l'objet de la jouissance vocale ...	30
Retour de la jouissance sur un bord	32
La non-cession de la voix	35

L'AUTISME EN DÉBAT.....	39
<i>Marie-Jean Sauret</i>	
Existe-t-il un autisme ou des autismes ?.....	39
Quelle est la valeur du témoignage du sujet autiste ?....	41
Comment accueillir le témoignage du sujet autiste ?....	43
Sujet du développement ou sujet de la structure ?	46
Objet ou sujet ?.....	48
La question de l'étiologie de l'autisme.....	50
Nature de la cause introduite dans le sujet.....	52
Le traitement : les conditions de la rencontre avec un autre vivant.....	55
« Modernité » de l'autisme.....	58
RÉFLEXIONS SUR L'AUTISME.....	61
<i>Françoise Koehler</i>	
Franck.....	63
Bruno.....	66
Jean et les désordres neurovégétatifs du nourrisson.....	69
Jérôme	70
L'AUTISME ET LA QUESTION DU SENTIR.....	72
<i>Bernard Salignon</i>	
L'EXPÉRIENCE DU SILENCE : AUTRES PARADIGMES, AUTRES POLITIQUES.....	81
<i>Bertrand Ogilvie</i>	
BIBLIOGRAPHIE.....	93
PRÉSENTATION DES AUTEURS	97

Avant-propos *Paradoxe et éthique*

Jean-Daniel Causse

L'autisme constitue un paradoxe. On peut l'écrire au pluriel, comme nous l'avons fait dans le titre de l'ouvrage, pour signaler une série ou une déclinaison. Il y a *les* paradoxes de l'autisme, c'est-à-dire les diverses manières de tenir ensemble des « opposés » ou des « contradictoires ». Ainsi, le psychanalyste d'origine américaine Donald Meltzer a appelé « démantèlement du Moi » cette opération qui, dans l'autisme, crée un paradoxe des perceptions sensorielles où le désintérêt pour le monde extérieur va de pair avec l'incroyable impact des sensations¹. Le sujet autiste se concentre alors sur l'intellect car le « sensoriel », quant à lui, est d'une intensité hors du commun tout en étant ce dont il faut absolument se défendre. C'est pourquoi l'absence d'émotion que manifeste l'enfant autiste devant l'extérieur et qui donne l'impression qu'il est hors d'atteinte ne provient pas d'un « trop peu » des sensations, mais d'un « trop », et même d'un « tout », autrement dit d'une présence qui ne se corrèle pas à de l'absence, ou qui n'a pas fait pas l'objet d'un retrait. Ailleurs, Meltzer rend encore attentif à cet autre

1. Cf. D. Meltzer, *Explorations dans le monde de l'autisme* (1975), Paris, Payot, 2004.

paradoxe selon lequel l'enfant autiste, d'une certaine façon, se rend possesseur d'un objet impossible à posséder. Cet objet inappropriable s'incarne dans un objet précis qui est de pure surface, sans contenu, et donc imperméable au registre du sens. Plus largement, le paradoxe de l'autisme tient aussi peut-être dans cette impossible possibilité : le pouvoir d'être là sans y être et, de ce fait, habiter le monde sans l'habiter. Il y a donc, en effet, *les* paradoxes de l'autisme, dont on pourrait poursuivre la liste, et que les auteurs réunis dans cet ouvrage, psychanalystes et/ou philosophes, s'efforcent d'éclairer par le croisement et parfois la tension des approches.

Mais c'est aussi le singulier qu'il s'agit de tenir : *le* paradoxe. Que l'autisme soit paradoxe, nous avons à l'entendre au sens étymologique du terme : ce qui s'oppose à la *doxa*, c'est-à-dire ce qui met l'opinion commune dans une impasse conceptuelle. Le paradoxe heurte la raison établie, ou l'affole, et c'est en ce point précis qu'il faut situer la question de l'autisme à la suite des grands théoriciens et cliniciens qu'ont été notamment Leo Kanner, Hans Asperger, Frances Tustin, Wilfred Bion, Melanie Klein, Donald Winnicott, etc., mais aussi en nous mettant à l'écoute des témoignages de sujet autistes ou de leurs proches comme Jim Sinclair, Temple Grandin, Donna Williams, et tant d'autres moins connus. L'autisme nous place donc face au *paradoxe*. Kierkegaard a été un des grands penseurs du paradoxe, peut-être même est-il celui qui en a porté le tranchant avec le plus de détermination. Il a consacré sa vie à penser le paradoxe, c'est-à-dire en réalité à penser ce qui ne trouve pas simplement place dans un système et qui produit une faille dans la cohérence. Kierkegaard n'avait qu'ironie pour la figure philosophique de celui qu'il appelait « l'homme du système » et qui ne faisait jamais vraiment de la pensée une mise à l'épreuve. L'homme du système n'était, aux yeux de Kierkegaard, qu'un homme de bureau, un savant spéculatif, un brillant esprit de salon, capable de prouesse certes, mais qui n'avait nullement subi le choc du réel. C'est à cela que résiste le sujet autiste et qui fait de lui, à sa manière, une sorte d'antiphilosophe, c'est-à-dire celui qui oppose

ce qu'il est, ou n'est pas, aux élaborations conceptuelles. Kierkegaard, quant à lui, a pris le parti d'une pensée rompue, dispersée, considérée même comme la part la plus négligeable et qu'il appelle « miettes » – les *Miettes philosophiques* – contre un savoir trop sûr de lui et de son pouvoir. Dans les *Miettes philosophiques*, Kierkegaard dit du paradoxe qu'il est « une passion de la pensée² ». Le paradoxe est « passion », en effet, autrement dit une flamme, un engagement absolu, un amour débordant. Mais avec la notion de « passion » il veut aussi dire « abandon », « renoncement » ou encore, pour utiliser le terme de Kierkegaard, « résignation ». Au double sens du mot « passion », l'engagement radical de la pensée se trouve porté jusqu'au point où plus rien ne l'assure et où il faut penser l'impensable. C'est en ce point du paradoxe que les auteurs de cet ouvrage, par divers chemins, se sont laissés conduire. La théorie et la clinique de l'autisme sont à cette condition.

Le paradoxe mène à une éthique. Plus encore : le paradoxe est, en lui-même, *éthique* parce qu'il considère le singulier, chaque « un », et demeure rétif à l'idée d'un individu cernable et réductible aux traits qui le composent. Il ne saurait être question de l'*autisme* sans qu'il s'agisse de l'*enfant* autiste, c'est-à-dire de ce sujet très singulier. Une telle singularité nous apparaît ici d'autant plus vive, plus frontale, et aussi plus délicate à assumer, qu'elle s'exempte du monde symbolique de l'échange qui est organisé par ce qui manque à tous. Le sujet autiste ne s'inscrit pas dans cet espace commun qui a été rendu possible par la perte d'un objet que nul n'a jamais possédé. Il n'est pas tenu par le lien social. Sur ce plan, il est *atypique* parce qu'il est sans lieu, *a-topos*, ce qui faisait dire au jeune autiste Jim Sinclair, dans son beau discours de Toronto, en 1993, que « les personnes autistes sont des “étrangers” dans quelque société que ce soit³ ». L'enfant autiste n'est pas adaptable à un

2. S. Kierkegaard, *Miettes philosophiques* (1844), Paris, L'Orante, 1973, p. 35.

3. J. Sinclair, « Don't mourn for us », *Autism Network International*, « Our Voice », vol. I, n° 3, 1993. La traduction française de ce texte est disponible sur le site « Autisme France » sous le titre « Ne nous pleurez pas » : <http://autisme.france.free.fr/docs/e5.htm>

monde dans lequel il faudrait le mesurer à l'aune d'une « normalité ». Sa manière d'être suppose qu'on trouve d'autres passerelles que celles dont nous disposons habituellement pour établir une forme d'alliance, de lien, qu'on appelle « communication ». La singularité de la personne autiste est ce qui n'entre pas dans le cadre, comme le hors-champ cinématographique. Même le hors-champ suppose une représentation possible, et partageable, mais ici il s'agit de quelque chose de plus énigmatique.

*

Déroulons à présent le fil conducteur de l'ouvrage qui rencontre l'actualité sur un plan clinique, mais aussi anthropologique et politique. Dans un texte inaugural, Henri Rey-Flaud pose le problème, pour l'économie psychique, du rôle joué par l'Autre dans le devenir de l'enfant. Évoquer ici l'*Autre* permet de ne pas « psychologiser » à propos de la responsabilité parentale, et notamment du « bon » ou « mauvais » parent. Le problème est ailleurs et Rey-Flaud en déploie les enjeux à partir de la différence entre deux façons de choisir un objet extérieur à soi : l'objet que Winnicott a appelé « transitionnel » et le choix d'objet autistique. L'objet transitionnel, première distinction entre le moi et le non-moi, trouve place en l'Autre en ce qu'il éveille en lui une « capacité imaginative ». Il est par ailleurs modifiable, malléable, comme s'il accompagnait les évolutions subjectives de l'enfant. Cet objet, auquel l'enfant tient tellement, convoque l'Autre qui en assure la conservation, occasionnellement la réparation, et qui finalement accepte d'en être le serviteur. Rey-Flaud montre alors les raisons qui font que le parent, en se faisant serviteur de l'objet de l'enfant, ne cède pas à un caprice, mais manifeste qu'il accepte ce qui, de l'enfant, lui échappe. Ainsi, « le père est conscient qu'il est dépossédé, mais non dépouillé de lui-même, qu'il est détruit dans son étant, mais qu'il demeure dans son être de père ». À l'inverse, l'objet élu par l'enfant autiste est un objet qui fait un avec lui, qui est immuable, et qui ne suscite pas l'imaginaire de l'Autre. L'enfant ne demande rien à l'adulte, et n'a pas besoin de lui pour assurer la conservation de

l'objet, mais seulement pour lui permettre de le conserver. Dans ce lieu de l'Autre, la détresse archaïque de l'enfant n'a pas trouvé de terre d'accueil. Ici, fait défaut une aptitude à être détruit.

La question de l'objet se trouve reprise, d'une certaine manière, par Jean-Claude Maleval dans sa contribution sur la rétention des objets pulsionnels qu'il place au principe de l'autisme. Pour lui, l'enfant autiste n'assume pas pleinement l'opération d'aliénation et, s'il est un sujet divisé, il s'efforce d'assurer le contrôle de l'objet de la jouissance. À partir de là, Maleval met en lumière la fonction décisive occupée par les objets pulsionnels que sont le regard et la voix. Il y a une impossibilité de perdre ces objets, de les céder à l'Autre, et il y a donc rétention. Dès lors, parce qu'ils ne sont pas décomplétés, ces objets trop présents, non corrélés à un retrait, constituent une menace permanente et une angoisse que la personne autiste s'efforce de mettre sans cesse à distance : la fuite du regard en est une marque comme aussi cette façon de se protéger de la voix en se bouchant les oreilles, ou encore le mutisme qui permet de faire taire la voix ou, à l'inverse, le verbiage ininterrompu qui rend la voix sans effet. Dans ce parcours dense, Maleval permet de mieux comprendre le sens de l'affirmation suivante de Lacan : « Les autistes s'entendent eux-mêmes. »

S'interrogeant à son tour sur la position qu'adopte l'enfant autiste, Marie-Jean Sauret reprend un certain nombre de caractéristiques : angoisse, terreur devant les manifestations de l'Autre, autodésignation à la deuxième personne du singulier, colère jusqu'à la violence, isolement plus ou moins important, indifférence à l'entourage, etc. Mais tout cela ne fait pourtant pas de l'enfant autiste celui qu'on décrit. Il demeure « celui dont témoigne le sujet et non pas celui qui est observé par les psychologies du développement et les psychopathologies expérimentales », si l'on précise, comme le fait Sauret, que le témoignage de l'enfant autiste est « le témoignage de quelqu'un qui s'explique avec ce dont il ne peut parler ». En cela, il est exemplaire du geste psychanalytique. Dans cette perspective, Sauret organise un débat critique sur deux versants : d'une part, il discute les différences entre psychose et autisme et, d'autre part, il

interroge la volonté actuelle d'identifier la stéréotypie de l'autiste à une machine qui aurait subi une erreur de programmation. Le développement prend ici un tournant politique : le traitement par le comportementalisme de l'autisme est à comprendre comme symptôme de l'époque. L'autisme, note Sauret, est un laboratoire grandeur nature d'une anthropologie qui veut s'autovalider en ramenant la faille subjective « à un accident de la machine réparable par les bienfaits d'une éducation comportementale, en attendant les outils qui sont nécessités par l'entretien de cette mécanique ». Sauret propose une tout autre voie qui consiste à élaborer les conditions de possibilité d'une rencontre où il s'agit d'être *avec*, comme vivant, comme humain, et créer, même *a minima*, une relation.

Cette capacité à « être là » et à tisser fil après fil une relation possible, c'est ce dont témoigne Françoise Koehler par une longue pratique clinique. À travers l'histoire de quatre enfants – Franck, Bruno, Jean, Jérôme – elle dessine des passerelles qui ne sont possibles qu'au prix d'une grande patience. Ainsi, Franck est exemplaire. Il avait manifesté très tôt une absence totale de communication (pas de regard, ni de sourire, aucun intérêt pour le biberon). Or, cet enfant exprime à sa psychanalyste ce qu'il en attend : rien. Il attend qu'elle soit là, suspendant toute activité, tout « vouloir », tout « mouvoir ». Koehler rapporte au sujet de Franck : « Je devais demeurer immobile, muette, les yeux mi-clos, comme un Bouddha. Alors, quelquefois, il daignait se lever et venir me tirer par la main, mais à la moindre manifestation de ma part, au moindre son de ma voix, il reprenait ses cris et son balancement. » C'est aussi l'histoire de Jérôme qui refuse de téter et qui se laisse mourir, au point qu'on le nourrit avec une sonde. Ici, il était impossible à l'enfant de croiser le regard de sa propre mère qui se trouve, quant à elle, sans cesse renvoyée à ses échecs. Or, quand le regard de la mère et celui de l'enfant se rencontrent, à un moment donné, dans des conditions singulières, survient comme une « illumination ». L'enfant accepte de téter et, note Koehler, « cette rencontre fait effet de sujet ».

C'est également de l'expérience dont part Bernard Salignon, évoquant ces enfants singuliers, celui qu'il nomme « l'enfant de

sable » parce qu'il ne cesse de remplir un gobelet avec du sable, avant de le passer dans un autre gobelet pour le retourner, et celui qu'il nomme « l'enfant de verre » parce qu'il répète constamment « si tu me touches, tu vas me casser ». Ces enfants « hors du commun » – dans le sens où ils ne font pas pacte avec notre monde – nous interrogent. Mais bien plus que de nous interroger sur eux, indique Salignon, ils ont cette capacité de nous interroger sur nous-mêmes. C'est cela qui, d'ailleurs, nous inquiète et nous invite à penser ce que peut signifier une clinique de l'« être avec » des enfants qui, ne demandant rien, nous obligent à donner beaucoup. Un rapprochement est possible, pour Salignon, s'il passe par un « sentir originaire » où se joue, pour une part, le rapport entre le moi et le non-moi, l'intérieur et l'extérieur. Le sentir, écrit Salignon, « met en jeu la limite ». Il fait donc bord et c'est ce qui, pour l'enfant autiste, ne s'opère pas ou plutôt qui le laisse pétrifié sur un seuil. À cette position, une fois encore, il s'agit de répondre par une autre forme de l'être là. Ainsi, conclut Salignon en reprenant et poursuivant l'intuition de Deligny : « Ne rien faire, mais à condition d'être là, de tenir le lieu comme “trans-possibilité” d'accueil. »

C'est à un élargissement de l'horizon au champ social et politique qu'invite Bertrand Ogilvie en conclusion de l'ouvrage. Il s'intéresse en particulier à deux formes contemporaines de ce qu'il nomme « exterminisme » : « l'extermination économique des sans parts » et « l'extermination politique de ceux à qui était attribué un trop d'identité ». Il y voit une double tentative de régler la question de l'identité par la mise en place d'un peuple pur, disposant d'une « identité sans altérité ». La question de l'autisme entre alors en résonance avec un monde, auquel le néolibéralisme donne forme, qui fait d'un humain objectivé un simple élément du marché. Brossant le tableau de la situation actuelle, Ogilvie pose le problème de la « norme » et de la « normalité ». S'il n'existe pas d'humain qui ne soit institué, nous ne pouvons plus nous référer à une norme qu'on tiendrait pour « naturelle » ou qui relèverait d'une transcendance. Il nous faut inventer les formes possibles

d'une existence collective, c'est-à-dire « proposer de nouvelles institutionnalisations, inédites et déconcertantes peut-être ». C'est ce qu'esquisse Ogilvie en reprenant les enjeux de l'identité, de l'éducation, mais aussi ceux de la laïcité ou de l'autorité, invitant alors au final à promouvoir « l'institutionnalisation d'un espace commun qui ménage la place d'un autre dont on puisse se considérer comme la variation ».

*

Paradoxe(s) de l'autisme. L'enfant autiste est, d'une certaine façon, toujours « étranger et voyageur sur la terre⁴ ». Or, la singularité de cet enfant ne pose rien de moins que la question de notre culture. Par sa façon d'être là sans y être, il vient dévoiler ces conceptions contemporaines de la santé et du bien-être qui nous conforment à des modèles et des comportements. Par un effet de leurre, tout un discours actuel fait passer pour de l'altérité et une promotion des différences ce qui n'est que la construction multiforme du « même ». Nous nous pensons multiples et nous sommes ramenés à l'identique et au standard. Par ailleurs, dans un temps qui est celui du culte de la performance, de la rentabilité, de la marchandisation extrême, le sujet autiste atteste, d'une manière peut-être exemplaire, le « pour rien » de chaque existence, l'inutile et le non-évaluable. C'est pourquoi il nous interroge – lui qui ne pose aucune question – sur ce qui constitue un monde humanisé, donc *un monde* tout simplement.

4. Pour utiliser les mots de l'auteur de l'Épître aux Hébreux, 11, v. 13.

L'aptitude à être détruit

Henri Rey-Flaud

On connaît la boutade par laquelle Freud avait répondu à une mère embarrassée qui lui demandait des conseils sur l'éducation de ses enfants : « Faites comme vous voudrez : de toute façon vous ferez mal. » Trois quarts de siècle après la mort du père de la psychanalyse, une autre réponse est aujourd'hui possible.

Les observations faites sur de tout jeunes enfants par les psychanalystes kleinien ont en effet apporté sur la psychologie infantile des connaissances insoupçonnées, au moment de la découverte freudienne, qui ont permis d'établir que le nourrisson était un petit sujet qui allait très vite revendiquer auprès de l'adulte sa place et ses droits au champ du langage. Dans une démarche complémentaire de celle des thérapeutes anglo-saxons, Lacan devait, d'un autre côté, dégager la relation mère-enfant du cadre imaginaire dans lequel elle était jusqu'alors maintenue, pour montrer que le destin du nouveau venu était écrit dans des archives rédigées bien avant sa naissance et conservées dans l'inconscient familial. Sous ce double éclairage, il apparaît aujourd'hui que le sort de l'enfant ne dépend en aucune façon des intentions conscientes de ses géniteurs qui pourraient être éclairées par quelques conseils avisés, comme le croyait la mère qui s'adressait à Freud (et comme l'imaginent sans doute encore de nombreux parents), mais de la

force des légendes et des mythes qui, du fond de l'oubli, les agissent à leur insu. Pour le dire en un mot, l'action des parents sur les enfants ne dépend pas de ce qu'ils savent, mais de ce qu'ils sont.

Ce n'est pas en s'interrogeant sur leur faire, mais sur leur être que les parents peuvent s'avancer dans la relation intersubjective qui les relie à leur enfant. C'est sur la foi de ce principe que nous voudrions présenter une modalité particulière de cette relation qui puisse montrer comment celle-ci se joue dans une dynamique où l'adulte est appelé, selon une logique dictée par les lois du langage, à tenir une place qui n'est ni simple à définir, ni facile à tenir et dont le manquement est rarement sans effet. Le motif que nous avons choisi pour illustrer ce principe est celui du positionnement que le parent (mère ou père) est amené à prendre au moment où l'enfant s'avance pour la première fois dans l'espace de la réalité en faisant le choix d'un objet extérieur à lui qui va lui permettre de se déprendre du réel¹.

LA PLACE DE L'AUTRE DANS L'AVÈNEMENT DE L'OBJET TRANSITIONNEL

La question de la responsabilité parentale s'engage dans une impasse quand on l'aborde par la voie des sentiments convenus, promoteur des figures de la « bonne mère » ou du père héroïque « au sourire si doux ». En fait, cette question ne peut être dégagée des clichés, des poncifs et des lieux communs que si l'on réussit à déterminer la place de l'Autre dans l'économie intersubjective où se noue la relation primordiale de l'enfant à la mère, puis aux parents. Ayant fait le choix de cette voie, pour éviter le piège de la psychologisation que nous venons de dénoncer, nous déplacerons le problème en considérant non pas telle ou telle conduite directe de l'adulte à l'égard de l'enfant, mais la place où il est requis dans l'apparition et le devenir d'un objet essentiel pour celui-ci, l'objet transitionnel reconnu par Winnicott. D'abord quelques rappels.

1. La substance de ce texte est le fruit d'un travail de séminaire initié et conduit avec notre ami Jean-Louis Jarry.

Dès les premiers mois de la vie, l'objet transitionnel assure la transition entre deux stades du développement de l'enfant : l'état indifférencié des origines où le nourrisson est confondu avec la mère, et l'état qui succède à cette condition, où il se dégage de la « substance commune² » qu'il formait avec elle en posant devant lui un *ob-jet* extérieur à lui³. À ce titre, l'objet transitionnel effectue ainsi la première distinction moi/non-moi et marque en même temps le passage du narcissisme primordial à l'autoérotisme. Tels sont les principes qui définissent la fonction de cet objet fondateur, principes dont un corrélat essentiel est ordinairement laissé dans l'ombre : à savoir que l'Autre (incarné *in principio* par la mère) joue un rôle déterminant dans la naissance, la consistance et le devenir dudit objet. Pour le dire en un mot, l'avènement de cet objet (avec tous les effets sur l'enfant qui lui sont attachés) n'est possible que si l'Autre participe à son advenue et à sa maintenance. L'objet transitionnel est ainsi, dès le début (et, par la suite, tout au long de ses différents avatars), le support d'un dialogue permanent vital entre l'enfant et l'Autre. Si ce dernier ne remplit pas son rôle (que nous allons préciser dans un instant), cet objet ou bien n'apparaîtra pas ou bien, s'il est apparu, périlitera et disparaîtra, emportant avec lui un certain nombre de potentialités de l'enfant. L'objet autistique, apparu comme indice, symptôme et témoin d'une histoire en détresse de ce type, révèle *a contrario* la place et la fonction que l'Autre est, dans la normalité, appelé à tenir dans l'élaboration de l'objet winnicottien et, par là même, dans le devenir de l'enfant.

OBJET AUTISTIQUE ET OBJET TRANSITIONNEL

L'objet autistique (clef, petite voiture ou même simplement quelquefois petit caillou) assure, selon les deux formes de cette affection, une fonction double : dans l'autisme archaïque, il est,

2. Expression retenue par Freud pour désigner la nature psychologique de la foule dans laquelle les individualités singulières sont effacées.

3. C'est le sens étymologique de ce mot.

selon l'expression de Frances Tustin, « un morceau de corps en plus » qui vient suturer l'effraction primordiale en faisant bouchon sur la coupure. Chez les autistes de haut niveau, il joue le rôle d'insigne *réel* de l'identité du sujet : « Quand je tiens mes clefs, disait Peter à sa thérapeute, j'ai l'impression d'être un adulte⁴. » Cet objet se découvre à l'observateur immuable, inéchangeable contre un autre, impossible à faire entrer dans quelque scénario imaginaire que ce soit, en quoi il se présente comme un objet éternel hors la vie. Une fois qu'il a élu son objet, l'autiste ne se sépare plus de lui, pour former avec lui une union indissociable où l'Autre n'a aucune place : l'enfant ne demande rien à l'adulte concernant son objet et n'a ostensiblement nul besoin de lui pour assurer sa maintenance. Face à cet objet incongru, ordinairement froid, dur, désagréable, l'adulte, de son côté, a le sentiment d'être confronté à une énigme irréductible à l'univers du sens qu'il habite. En conséquence, il redouble l'exclusion qui le frappe en restant aux marges du champ de cet objet : incapable de participer au choix de l'enfant, son action toute négative se limitera à respecter, sans le comprendre, le choix de l'intéressé en lui permettant seulement de conserver son objet. Ainsi l'objet autistique, réduit à la bêtise de son être-là, s'avoue-t-il impuissant à faire partie de la réalité commune et à entrer dans le système des permutations et des échanges par lesquels les objets ordinaires, à l'instar du tabac vanté par Sganarelle dans la scène d'ouverture de *Don Juan*, tissent la trame constitutive des sociétés symboliques.

En regard de cet objet réfractaire à toute prise par l'univers du sens, l'objet transitionnel découvre que, dès son apparition sous son plus humble mode (fil, morceau de drap), il a le pouvoir de susciter la capacité imaginative de l'Autre. Sans doute est-il, lui aussi, porteur d'un mystère, mais il s'agit en l'espèce d'un sens qui, tout caché qu'il soit, est néanmoins perçu en tant que tel par la mère, en opposition avec l'objet autistique, qui est, lui, ressenti comme hors sens. C'est cette qualité qui fait que le fil tiré de sa couverture

4. F. Tustin, *Les états autistiques chez l'enfant*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 270.

par le nourrisson offre un point d'accrochage à l'imagination de la mère, qui, découvrant l'invention de son rejeton, éprouve au fond d'elle une forme de jouissance intime dont témoigne le sourire qui monte alors sur ses lèvres et qui est l'indice que l'objet de l'enfant est venu toucher un point sensible dans son inconscient⁵. À ce titre, la mère se trouve spontanément, dès le départ, partie prenante dans la production de son enfant, indiquant par là que l'objet impliqué dans le processus est, dès son apparition, un espace de médiation entre l'enfant et elle⁶.

En opposition avec l'objet autistique, l'objet transitionnel (fil, revers de drap, plus tard nounours ou autre peluche) est presque toujours un objet malléable, donc modifiable. Et cette qualité va lui permettre d'être pris dans une dynamique de transformation qui trouvera son effectuation dans les diverses mutations qu'il va traverser. Et, de fait, le morceau de fil tiré de la couverture, appelé *bê*, connaîtra bientôt un avatar plus élaboré – le *bibby*, correspondant à tous les *doudous*, *nounours* et *chachas* des enfants français. Toutefois, pour la question qui nous intéresse aujourd'hui, le trait essentiel de ce processus, peut-être insuffisamment souligné par les spécialistes, est que cet objet reste le même sous les divers changements qui l'affectent, identité éprouvée à toutes les étapes de son devenir, ainsi que le découvre la relation paradoxale que l'enfant entretient avec lui.

MORT ET RÉSURRECTION DE L'OBJET TRANSITIONNEL

Tous les parents ont observé la façon dont leur enfant, à la fois, chérit et malmène quotidiennement son objet (nounours, michu, etc.). À l'occasion, il le gronde, le punit, le tape, le rejette (c'est sans

5. Ce fil, appelé « bê » par l'enfant dès qu'il fut en mesure d'articuler ses premiers vocables, constitue, on le sait, l'exemple *princeps* de Winnicott.

6. Cette reconnaissance ouvre la voie à la socialisation de cet objet qui sera plus tard, sous la forme de la peluche, reconnu en dehors même de la famille, ainsi qu'en témoigne son acceptation dans les écoles maternelles.

doute dans le cadre de cette dernière action qu'il faut situer les nombreux cas d'oubli dudit objet), mais il ne faut en aucun cas qu'en dépit de ces mauvais traitements, cet objet soit détruit ou perdu. Dès qu'on les a reconnues, ces conduites contradictoires de rejet et de rappel montrées par l'enfant à l'égard de son objet évoquent directement le célèbre jeu du « pas-là/ici », exercé à l'âge de 18 mois (c'est-à-dire à l'âge où prend corps l'objet transitionnel de seconde génération) par le petit-fils de Freud sur une bobine qu'il lançait hors de son lit avant de la ramener à lui avec une ficelle. En quoi il éprouvait la permanence de l'objet à travers les alternances maîtrisées de ses apparitions et de ses disparitions. La plupart des mères intègrent spontanément ce principe, ainsi qu'en témoigne la mimique universelle par laquelle elles dissimulent leur visage derrière un voile ou leurs deux mains disposées en paravent, avant de retirer le voile ou d'écarter leurs mains pour réapparaître à la grande joie de l'enfant. C'est le même principe que celui-ci met à l'épreuve dans le traitement aux deux visages qu'il réserve à son objet, succédané de la bobine.

Sans doute cet objet est-il malmené de toutes les façons, mais il doit toujours, nous le disions, résister aux agressions de l'enfant comme aux atteintes du temps et perdurer tel qu'en lui-même sans être altéré par les mauvais traitements : pas question que le lapin chéri perde une oreille ou une patte dans les épreuves endurées. À considérer le désespoir de l'enfant dans ces circonstances, on entrevoit que, si son objet venait à être détruit, c'est son existence propre qui serait menacée. Toutefois, la désespérance alors exprimée ne se confond pas avec la détresse de l'enfant autiste confronté à un accident affectant l'un de ses objets, qui signe pour lui la fin du monde solidaire de son propre anéantissement, ainsi que le manifestait le petit Sylvestre, qui hurlait comme un perdu quand l'un de ses objets venait à se briser ou se perdre, démontrant que l'objet autistique n'est pas susceptible d'être réparé ou restauré, si bien que, s'il vient à un moment à être cassé, il est proprement anéanti. L'objet transitionnel abîmé n'est pas détruit : l'atteinte qu'il a subie ne marque pas son abolition ni la fin du monde – sa